

collection *présent (im)parfait*

Anne Malaprade  
lettres au corps

*Ouvrage publié avec le concours de la Région Bretagne*

© éditions isabelle sauvage, 2015  
Coat Malguen, 29410 Plouénéour-Ménez  
ISBN : 978-2-917751-50-3  
ISSN : 2100-3416

éditions ] isabelle sauvage

## Lettre à l'importe quoi

Lire un poème c'est se coucher de tout son long  
sur le corps des mots,  
C'est avoir huit ans et vivre dans une chambre  
de bonne

Le poème tremble toujours de tous ses membres  
lorsque vient le soir,  
Légèrement blond, plus fragile doucement, tardif,

Il (le poème d'elle ou elle hors du poème?) sent  
la mort tresser son chemin,  
Alors,  
Ielle s'est étendu les bras fléchés au-dehors,

Et

Ellil tremble sans qu'aucun son ne vibre,  
A allumé toutes les lumières de la ville depuis le toi,

Il, elle, ont fait l'amour avec les mots des autres  
malgré le défaut d'électricité,  
La grande bouche sur la petite bouche, aspire,  
accepte  
De tout son poids ralentir  
les sursauts

Il existe une mère aux étages inférieurs,  
dort auprès d'un tiroir de médicaments  
dans des draps de velours  
Elle

Ferait l'impossible depuis son sommeil

A connu d'autres poèmes mais aucun autre  
homme : s'est alors couchée contre la musique  
Disparu des journées entières semant des petits  
mots par-ci par-là  
Son écriture épaisse toujours écœurante confond  
sens et sons

Je reviens aux deux corps en croix dans le lit  
tombeau je reviens contre le corps de la mort

je reviens au prénom français je reviens aux français  
aimés je retourne à l'image d'elles recouvrir border  
assiéger la première a toujours pué la mort  
la seconde pue la fumée

Le poème est encore là lorsque le matin évoque  
les deux silhouettes 'Ile s'habille mais ne porte jamais  
de culotte part à l'école recherche d'autres garçons

Sous la jupe les regards d'enfants, quelques mains  
pressantes

On veut toucher le cœur du corps

'Ile a résisté aux trois coups aux ennemis sur  
le palier sous le lit tous les monstres se sont tus

Lire en recouvrant de terre la terre des mots lire  
l'enterré se recouvrir de terre lire lier la terre  
au corps

L'importe qui gît entre la sœur et le poème, le fils  
décédé après la fille et les parents orphelins

la mère flotte d'une nuit à l'autre ne se lève plus  
pour aucun soleil

Paris, présent continu

*À l'inconnue, dans l'accord au nom  
des choses et relations,*

Il n'existe pas encore de lettre sans « je », pourtant on souhaiterait oublier son monde extérieur en vous regardant lire, écrire, réfléchir. Peu d'êtres maintiennent le sourire jusque dans le regret, l'évocation d'une perte, comme le rappel d'une déchirure. On m'a demandé d'écrire sur parce que je ne sais pas écrire. J'écris sous votre sourire, qui met à et au jour certaines des ombres que chaque rencontre voudrait éclipser. J'écris à côté, ne sachant départir le lieu des lectures de celui de leur réception. Réception des lettres : les signes isolés, unis, fracturés, ceux qui dessinent ces lignes noires dont certaines femmes, aussi, se maquillent.

On disait : écrire sous. C'est exactement ça : mettre de l'écrit dans l'en dessous, parce que l'on a

toujours peur que ça s'effondre. Il faut protéger la tête des enfants. Dans les chambres notamment, penser à fixer les bibliothèques contre le mur, même si ce rempart s'impose avec une densité implacable. Disposer de l'écrit en plusieurs couches, selon des positions toujours plus incertaines : lire à l'envers, depuis ce qui n'est pas dit, depuis votre tu. On est lourd, on est pesant, on répète et on se répète, parce que le corps, lui, peut toujours s'envoler. Il suffit de ne plus manger et de vivre dans la faim. On passe alors d'une dévoration l'autre : après la viande, les fourmis craquantes, celles qui s'associent en chambre d'écriture. Longtemps on s'est privé parce que seul ce geste semblait avoir du sens. À force il a forcé les autres et cette mainmise s'apparente à une technique sadique et insensée qui n'a de sens que de perdurer.

Elle écrivait : en dessous. Sous les mots, d'autres mots dévorent les premiers. Vos mots disposent de cette grâce qui libère les jalousies autant que les envies. Je glisse dans vos mots, soufflée, essoufflée. Entre, sous, à côté : il reste des places libres, la scène est vaste, le décor urbain. On ira à New York, on

retrouvera Paris là-bas, des Américains ici. Rien ne se vaut, et c'est pour cette raison qu'on ne peut se passer du bonheur.

Vos mots en cachent d'autres : ils organisent le désir selon des personnages tout en vivacité. Ils improvisent leur destin, tentent l'atmosphère et détendent les conflits. Oui ça craque. Oui ça crie. Certains hommes craignent les bruits des femmes. Certaines femmes redoutent le silence d'un homme. Dans vos jardins publics les uns et les autres recréent l'ouverture d'un monde. Vous allumez les silences à l'étincelle impensée. Jamais, ailleurs, on n'aura senti une telle douceur de densité : on s'est arraché au vide, à cet avenir qui ne peut rien promettre, sinon la mort dans tous ses états.

Chère inconnue, j'ai promis d'écrire  
la nécessité en toutes lettres.

Depuis tout lieu pourvu qu'il soit de nuit,  
subjonctif imparfait, date précipitée

*Vous dont le prénom hésite, d'un masculin si féminin,*

Cette nuit j'ai rêvé que je battais ma mère, vivante mais agaçante, soignante mais horripilante. En fin de nuit, cette scène, alors que je devais être réveillée, m'était incontestable. Le fait était acquis, intégré, accepté. L'horreur avait trouvé ses images. Ce n'est qu'avec le jour que la honte et la culpabilité m'ont saisie. Depuis elles ne me lâchent plus.

Dans chacun de vos livres se glisse un souvenir, semblable à ce cauchemar par sa nécessité. Je glisse à nouveau sur la torture : violence à vomir. Je l'ai frappée, elle est tombée, j'ai répliqué. Je l'ai traitée de folle, j'ai énoncé que ses dents puaient, l'odeur écœurante de sa peau s'est imposée, de même que sa tiédeur de vieille femme réveille ma mémoire de petite fille.

Dans chacun de vos poèmes le flash désaveugle. Je suis le tortionnaire. Malgré moi le corps de l'autre (l'enfant, la mère) est un objet de chair dont j'éteins toutes les lumières. Le déchaînement vient avec la fausseté d'un son. Lorsque la note grince, lorsque l'archet s'écrase, lorsque l'autre ne corrige pas, ne se corrige pas, ne chante pas: alors mes cris appuient toujours plus fort. En face ils résistent. Individuellement, depuis l'autre côté de leur corps excité, chacun dévore mon visage. Ma face de chienne.

Contre chacune de vos lignes je retrouve le contact qu'il n'aurait jamais fallu abîmer. Mais ça a déjà eu lieu. La pensée et le désir de faire disparaître ceux qui vous ont portée. Le féminin n'est qu'un système osseux: à quinze ans la graisse ralentit toutes les sensations. Les mots attaquent au corps. On dîne seul et tôt, en bégayant la nourriture, qui crache l'ennui.

Comment faire moins, comment s'inscrire sous vos lignes, comment rencontrer cette gifle qui, un matin, surgit de l'enveloppe? Votre geste ne s'est jamais rétracté et j'en connais l'ombre trop bleue.

Cette fois l'unité des signes griffe mes joues et je serai maquillée pour toute la mort. J'ai pleuré l'élégie, détaché les phrases, remonté les circonstances. Je n'ai plus compris les proclamations d'amitié. En vain le sommeil m'a tuée, en vain la nuit se venge, en vain le temps me fracture.

Vos mots appartiennent à cette espèce humaine que chacun de mes mots rate. Le remords brise la présence. Cependant, couchée contre vos dépositions, j'abandonne toute arme. Vous improvisez la langue en vis-à-vis.

Je salue vos entorses de toute beauté.